

Pour une éducation à la paix

Poser le problème de l'éducation à la paix comme l'éducation d'un état d'esprit à l'égard des cultures nous semble fondamental.

En effet, la diversité des cultures est un fait, la reconnaissance de ce fait une nécessité. Vouloir nier les caractéristiques particulières à un peuple, à tel ou tel groupe est une erreur profonde, car l'uniformité banale et terne de l'humanité serait insoutenable.

Les cultures évoluent comme des espèces vivantes, elles sont en perpétuel mouvement, se modifient constamment pour intégrer des situations nouvelles selon les besoins de l'individu et des groupes sociaux ; elles se rencontrent, se fécondent, s'entrechoquent, se sclérosent, s'achèvent et sont quelquefois engendrées sur des cendres que l'on croyait éteintes à jamais.

Dans un contexte éducatif, le rôle de l'enseignant, du formateur, n'est-il pas de permettre aux particularités différentielles d'exister, de faire reconnaître l'altérité de l'autre sans craindre, dans cette reconnaissance, d'y perdre son identité, d'aider à explorer et à vivre des situations interculturelles avec les processus relationnels, psychiques, institutionnels engendrés par les mises

en relation d'individus et de groupes de même culture ou de cultures différentes ?

L'éducation à la paix, c'est donc la patiente mais tenace éducation à l'Autre. Mais l'Autre, ce n'est pas seulement l'étranger ; c'est aussi le voisin, de même identité nationale, qui n'a pas forcément la même identité de culture, car les valeurs, les rôles, les normes culturels diffèrent pour chaque individu, en fonction peut-être de ses déterminismes familiaux et/ou génétiques et/ou circonstanciels mais aussi d'une multitude d'autres variables, en interaction complexe, liées à l'histoire de toute trajectoire humaine, dans un quotidien souvent conflictuel, lourd de menaces d'exclusion où s'esquissent pourtant, à l'écart de tout angélisme mythique, des manières convergentes d'être au monde.

Dans les années soixante, des lecteurs du Canard Enchaîné avaient proposé le nom de Freinet pour le prix Nobel de la paix

Dans un monde où les guerres et les dictatures restent encore, pour beaucoup, les conditions normales de l'humanité, nous pensons qu'il est indispensable de pratiquer dans nos classes

Mais trop souvent encore, cette éducation n'a pas lieu à l'école...

Soit que l'enseignant, l'équipe éducative, se réfugient derrière une pseudo-neutralité pour refuser le débat d'idées aux enfants.

Par peur de ne pas le maîtriser ? Par crainte des réactions des parents, de l'entourage ?

Soit que l'école ou la classe fonctionnent sous la seule autorité magistrale, ne laissant pas aux enfants la possibilité de choisir leur voie, et par-là même ne respectant pas la personne en eux. Mais éduquer à obéir sans discuter, à accepter, à croire puis apprendre ce que d'autres ont pensé pour vous, n'est-ce pas aussi prendre le risque d'éduquer à la facilité? Et lorsque les problèmes surgissent, la voie la

plus facile n'est-elle pas alors l'intolérance, voire la violence ?

Eduquer à la paix, c'est accepter et réguler le conflit, le débat d'idées, quel qu'en soit le sujet. C'est affronter les divergences, les différences, pour mieux les accepter puis les dépasser.

Nous recevons les témoignages de très nombreuses classes qui, de la maternelle au lycée, agissent effectivement contre la misère, contre le racisme, contre la guerre, chacun à son niveau et avec les moyens adaptés à l'âge des enfants. Ce dossier propose quelques exemples, trop peu nombreux faute de place, de ces actions qui forcent l'admiration et prouvent que les enfants peuvent agir en vrais citoyens.

Mais faut-il obligatoirement être à l'origine, avec les enfants,

L'entraine



une éducation à la paix.

d'actions spectaculaires, lointaines, militantes, humanitaires ?

Nous pensons que c'est d'abord et surtout dans l'action quotidienne, dans la vie de tous les jours de la classe, que cette éducation trouvera ses racines profondes. L'article ci-après en témoigne.

Apprendre à vivre ensemble

Dans la vie, il y a moi... et il y a l'autre.

L'Autre, voici ce qui est important. Le philosophe Michel Serres disait récemment : « Le seul antidote à la violence humaine, c'est l'éducation ». Elle permet de commercer avec l'autre, de l'entendre, de l'accepter, de s'en trouver heureusement modifié... bref, il faut pratiquer une pédagogie de l'Autre. Qui est « alter ego et un ego alter ; un autre soi-même et un soi-même autre » (E.Morin).

Un climat exceptionnel s'était installé. Et chaque matin, nous attendions avec intérêt les nouvelles productions personnelles : les dialogues de Jacques L (l'enfant unique), les textes de Petit Géant de Jean-Lou (Jehan le Petit), les délices des malices de Patrice (le bien-aimé), les jeux de mots humoristiques de Christian (le sécurisé), les textes de nature de Robin (l'aîné), les catastrophes planétaires de Jacques B. (à la famille catastrophique), les jolies aventures du petit âne de Michel (lui ?), les mésaventures de clown de Gaël (son père ?), les textes de peur et de suspense de Rémi (le petit Hitchcock trouillard), les roulements joyeux des tambours de guerre qui n'en finissaient pas de résonner dans les textes de Pierrick, après sa délivrance.

Chacun livrait tranquillement aux autres quelque-chose de

Un peu d'histoire

La première classe de Célestin Freinet fut la guerre de 1914-1918 où, jeune officier, il est très grièvement blessé devant Verdun (croix de guerre et médaillé militaire).

A Bar sur Loup, il cherche à réaliser par son éducation le « Plus jamais ça ! » qu'on proclame partout après la tuerie.

Il dénonce l'endoctrinement idéologique de l'école : « Désormais, sous les grands mots de Justice, de Fraternité, de Patrie ou d'Humanité se cachent les vrais mobiles d'action : les intérêts capitalistes... » (1924).

En 1936, il écrit : « ... *La défense de nos techniques (...) se fait sur deux fronts simultanément : sur le front pédagogique et scolaire (...), sur le front politique et social (...).* »

Nous ne comprendrions pas que des camarades fassent de la pédagogie nouvelle sans se soucier des parties décisives qui se jouent à la porte de l'école, mais nous ne comprenons pas davantage les éducateurs qui se passionnent activement pour l'action militante et restent en classe de paisibles conservateurs... »

En 1944, il rejoint le maquis FTP de Vallouise dans le Briançonnais. Sans relâche, Freinet oeuvre pour la paix.

" N'oubliez pas que l'Education veut la Paix, que la préparation de la guerre et la guerre sont la mort de l'école, la destruction monstrueuse du fruit de notre travail. Dans le combat pour la paix, on devrait voir en tête, unis pour la même défense de leur oeuvre, les mères et les éducateurs, les uns et les autres créateurs de vie, farouches défenseurs des jeunes êtres dont ils assurent les pas sur le chemin qui les mène vers la société... » (1958)

Au Congrès de Pau est adoptée en 1968 la Charte de l'Ecole Moderne, dont les articles 2 et 3 stipulent :

« ...Nous nous appliquons à faire de nos élèves des adultes conscients et responsables qui bâtiront un monde d'où seront proscrits la guerre, le racisme et toutes les formes de discrimination et d'exploitation de l'homme.

Nous rejetons l'illusion d'une éducation qui se suffirait à elle-même, hors des grands courants sociaux et politiques qui la conditionnent... »

lui-même. Et chacun était reçu, reconnu, accepté tel qu'il était ou, plutôt, tel qu'il devenait dans ce monde de richesses.

C'était étonnant de constater par ailleurs que ces petits Bretons maritimes, excités par de fréquentes tempêtes, ne posaient pas de problème de discipline. Ils avaient tellement d'occasions de s'exprimer en profondeur qu'ils n'avaient pas besoin d'utiliser, à défaut, le chahut, la récrimination, la violence. Ils

disposaient en effet, quasiment chaque jour, de demi-heures d'expression-création en écrit, parlé, en chant, en corporel, en maths, en dessin. Et quelques sorties dans un environnement naturel (et le foot des récréés) contribuaient à l'organisation harmonieuse des rapports.

Maintenant, ce que la durée nous avait offert à trente et un, ne pourrait-elle plus l'offrir à vingt et un ? Je sais que certains parents poussent les hauts cris devant les perspectives d'une

classe à deux cours. Moi, je m'en suis toujours réjoui. Autrement, c'est quoi ? C'est l'usine : on a les éléments, des matériaux à usiner, on n'a pas affaire à des êtres. Qu'au moins on puisse suivre les mêmes enfants deux années, sinon trois. Mais pas plus, sinon la personnalité du maître serait trop prégnante. Mais, avec la nouvelle organisation en cycles, de nouvelles possibilités se trouvent peut-être offertes.

Revenons à cette part que doit prendre l'école au niveau de l'éducation à la paix. Il faut qu'on en ait une conscience claire. Pourquoi ne pas organiser ce lieu privilégié qu'est la classe pour bien enraciner les choses ?

Où, mieux qu'en cet endroit, peut-on se construire une vraie expérience de l'Autre ?

Pas d'un autre que l'on rêve, mais de cet autre là, tout près de soi : un autre que l'on n'a pas choisi et avec lequel on se trouve en constant compagnonnage.

Attention, il ne s'agit pas de renoncer à soi-même, par oubli de soi, dévouement, générosité !... Non, « *on ne devient altruiste qu'en allant jusqu'au bout de son égoïsme* ». Si on s'arrête avant, on ne passe pas la frontière. Cela peut paraître paradoxal, mais c'est par souci de bénéfices personnels qu'on pourrait s'intéresser à l'autre. Cependant, on ne le sait jamais par avance.

On ne peut prévoir qu'en se souciant de l'Autre, c'est surtout nous qui en retirons des bénéfices.

On a besoin de se créer un moi aggloméré, un moi centré, un

moi vivant, certes traversé de courants, mais conservant cependant une structure pérenne. On a besoin de se débarrasser de mille scories, mais aussi de découvrir des horizons nécessaires. Si on est ce qu'on est, si on écrit ce que l'on écrit, si on pense ce que l'on pense, ce peut être pour des raisons de génétique, d'histoire familiale, d'époque, de circonstance... Mais cette grille de lecture qu'on pose sur le monde n'est pas obligatoirement définitive. Avec le temps, on peut l'améliorer.

Mais il faut du temps !

Sinon on reste au premier stade de la relation qui est : la méfiance de l'autre.

« Ah ! C'est comme ça que cet autre réagit, c'est comme cela qu'il voit la vie ? Comme il est étrange ! Il n'est pas comme moi, il n'est pas normal. Car si c'est lui le normal, qu'est-ce que je suis, moi ? L'idée qu'il pourrait avoir raison m'est insupportable. Il faut absolument éliminer cette idée que c'est lui qui vivrait juste. Il faut l'enfourer au plus profond de moi-même ».

Cependant, avec le temps, on peut constater qu'il n'a pas été trop dangereux. Et, à la rigueur, on peut l'accepter un peu plus. On pourrait même lui reconnaître le droit d'être ce qu'il est. A condition qu'il sache rester à sa place.

Mais le temps se poursuit :

On peut aller jusqu'à se réjouir de l'existence de l'Autre :

« Quelle chance de l'avoir rencontré ! Oh ! là ! là ! tout ce qu'il m'apporte ! Sans lui, je n'aurais jamais découvert tout ce qui me convient maintenant si bien.

Ah ! c'est comme cela qu'il crée sa mathématique, qu'il expérimente en dessin, qu'il chante sa vie quotidienne, qu'il raconte son monde intérieur, qu'il communique ses découvertes, qu'il assure ses maîtrises... Il voit, moi, j'entends. Il lui faut du silence : il me faut des événements. Il lui faut des nuances, il me faut des organisations... »

Et on apprend à mieux recevoir, à percevoir plus large. On apprend à mieux jouer du regard, de l'écoute, de la nuance, de la structure, de l'ensemble, du détail, du silence, du groupe... Et l'autre, évidemment, est multiple. Ce sont des autres, divers, riches, en marche. Et on s'hybride, on se croise, on progresse, on s'agrandit ensemble de tous nos regards sur la vie.

Avec le temps.

Paul Le Bohec

Des attitudes face à la violence

L'attitude de tous les instants de l'enseignant dans la classe est primordiale : un sourire à l'un et pas à l'autre, une nervosité contenue ou pas, des maladroites vécues comme un désir d'exclusion par certains enfants, désir réel mais le plus souvent imaginaire, autant de facteurs qui peuvent créer dans la classe un climat de violence, plus ou moins larvé, plus ou moins déclaré. L'autre, nous l'avons dit, c'est d'abord le voisin.

Eduquer à la paix commence par comprendre ces phénomènes, qui se produisent tous les jours dans toutes les classes. L'enseignant, lorsqu'il a pris conscience de ce qui se passe, de l'importance de ses gestes, de ses regards, de son

attitude peut alors agir, réagir en conséquence.

Yvon Saquet, enseignant, analyse à partir du livre d'Eric Debardieux La violence dans la classe (1) ces phénomènes. Les citations en italique sont extraites de l'ouvrage cité.

La place de l'enfant dans la classe

Page 11 : « *Trouver des stratégies est une nécessité de notre métier* »

Pourquoi donc ? Il faut dire que, engagés auprès des enfants et des enseignants, nous devons dégager des pratiques qui favorisent l'intégration de tous les enfants. Nous savons bien qu'il y a souvent dans les classes cet élève « tête à claques » contre lequel nous avons envie de réagir, enfant rejeté par les camarades, que l'école aurait tendance à exclure.

Page 16 : « *Tout se passe comme si, dans la classe, il n'y avait pas d'enfant, mais simplement du Savoir et un Savant* ».

Notre propos ne sera donc pas de parler de pédagogie dans sa dimension « instruction », « distribution/acquisition d'un savoir », mais plutôt des circonstances qui favorisent l'équilibre de la personnalité de chaque enfant, de chaque personne, de tenter de voir, de comprendre comment prendre en compte ou plutôt tenir compte de la personnalité de chacun, afin de favoriser les relations humaines dans le groupe de vie. Nous partons du principe que l'intégration réussie de l'enfant dans son groupe va lui permettre d'utiliser au maximum ses possibilités, d'accéder plus facilement au savoir, en contribuant à la mise en place d'une socialisation harmonieuse à travers la coopération, l'échange.

Page 18 : « *Il y a des violences, et les plus graves ne sont pas les plus visibles : le chantage affectif, la sournoiserie de certaines paroles...* »

Les exclusions les plus graves ne sont pas les plus visibles. Il y a l'enfant que nous marginalisons visiblement, que nous mettons à part, parce qu'il dépasse les bornes, qu'il dérange, qu'il provoque sans arrêt, qu'il n'arrive pas à s'intégrer.

S'intégrer

S'intégrer, est-ce fusionner, se mouler, garder ses caractéristiques propres, renoncer à ses seuls moyens d'expression qui, dans certains cas, ne peuvent être que la provocation et même la violence ? Ainsi pensée, l'intégration consisterait à éliminer, laminer la personnalité de l'individu, à parler de relations humaines dans un groupe, sans pouvoir tenir compte des personnalités qui composent ce groupe. Nous nous occupons alors de relations à partir d'un « savoir sur » mais sans prendre en compte les enfants.

L'exclusion

Il y a aussi l'exclusion plus subtile que nous retrouvons dans le sourire d'accueil à la question de tel enfant, mais pas à celle de tel autre, dans les échanges non verbaux, dans la répartition des enfants. Ce qui est violence pour l'un ne le sera pas forcément pour l'autre : l'exclusion d'un enfant, c'est ce qu'il ressent comme tel, qui va accroître ses refus, ses revendications.

Mais alors, comment faire ? Comment gérer ? Comment « éviter ces classes cocottes-minute où l'enseignant tient sans cesse le rôle de soupape d'échappement » ?

La solution à ce jour, en tout cas la réponse à « l'inadaptation » d'un enfant liée à sa fragilité, résidait vers une orientation vers les classes spécialisées : marginalisation d'enfants déjà exclus au sein de la classe. C'est pourquoi la suppression de ces classes va poser à nouveau le problème de l'intégration :

que faire de ces enfants que nous ne pouvons plus exclure officiellement ? Dans quel type de pédagogie vont-ils avoir le maximum de chances ? Existe-t-il une « gestion » de la classe qui prenne en compte ces objectifs ? Quel est le chemin à parcourir pour reconnaître que l'exclusion existe ? « *...reconnaissance libératrice pour celui qui peut y accéder...* »

Mais à partir de quelles attitudes peut-on parler d'exclusion dans une classe, et quels sont les enseignants qui peuvent en parler, l'admettre, la décrire ?

Donner la parole

Pour Stéphanie, dans les deux cas (voir encadré p.8), l'enseignant s'est senti dérangé dans la conduite de sa classe : organisation spatiale, déroulement du programme prévu... Mais qu'en pensaient les enfants ? Etaient-ils gênés par le bavardage de Stéphanie ? Ont-ils été concernés, consultés ? Comment, pour elle, dire son sentiment d'isolement, son besoin de communication, d'échanges, qui ne peuvent être pris en compte dans une perspective scolaire qui n'a ni le moment, ni le lieu pour cela. La « topologie » de la classe s'adresse à une seule zone de la « topologie » individuelle : l'acquisition du savoir.

(1) *La violence dans la classe* E. Debarbieux-ESF collection Sciences de l'Education. 1990.

L'exclusion de Stéphanie, en maternelle...

Stéphanie, fillette en G.S de maternelle, ne communiquait pas avec l'adulte, n'avait aucune production graphique, mais parlait et jouait dans la cour avec ses camarades. Son attitude globale nous avait fait écarter l'hypothèse d'une insuffisance intellectuelle. Mais alors ? Quelques jours plus tard, c'est le hasard qui m'a fait assister à un étrange manège. Je me trouvais dans cette classe au moment où les enfants rentraient de récréation et j'ai, non, nous avons vu l'enfant aller à sa place, repousser sa chaise, partir vers un autre bureau à deux places, se faire repousser par un petit camarade, recommencer plus loin la même expérience pour revenir enfin à son bureau. Pourquoi ? Que s'était-il passé ? La maîtresse était remplacée (formation) et c'est l'ASEM qui m'a dit que l'enfant avait une place, en début d'année, à côté d'une autre fillette, Peggy. Ce bureau avait été récupéré pour servir de rangement, les deux enfants séparées et Stéphanie installée à un bureau individuel. Il n'y avait pas de nom sur ce bureau et pas de tiroir.

L'enseignante, informée, a mis un tiroir et une étiquette à ce bureau. Stéphanie s'est empressée de garnir le tiroir, ses productions graphiques ont commencé.

« L'exclusion, il s'agit de l'entendre, de la comprendre et, si possible, de tenter de la dépasser, du moins en partie ».

...et en primaire

L'année suivante, au C.P, Stéphanie va se trouver à nouveau prise dans le même scénario : séparée de sa meilleure camarade parce qu'elles bavardaient trop, elle va se retrouver en bout de rangée, avec un espace vide entre elle et sa copine. La suite ? Aucune production écrite, mutisme total en classe. Deux mois plus tard, le maître va lui proposer de s'installer à nouveau près de sa camarade, à condition qu'elle fasse attention. Après avoir investi son nouveau bureau, Stéphanie se tourne vers son enseignant et lui dit : *« et maintenant, qu'est-ce que je fais ? »* C'étaient les premières paroles adressées à son maître...

Seule, la prise de conscience par le maître de l'impact de son attitude, permet une évolution de la fillette et sa réinsertion dans le groupe classe, en renouant officiellement une relation avec ses camarades. Nous voyons là toute l'importance des relations entre enfants. **La cohésion de la classe ne peut souffrir d'entorse**, c'est sans doute là la première loi d'une éducation à la paix.

Y. Saquet

Faire des enfants citoyens du monde

La pratique de l'expression libre, sous toutes ses formes, est un facteur déterminant pour une éducation à la paix.

Dans la vie de tous les jours, les structures mises en place pour faire émerger la parole de chacun induisent l'écoute de l'autre, le respect de ce qu'il est, de ce qu'il dit.

Laisser, mieux, inciter les enfants à commenter l'actualité vue, entendue, lue dans les médias, c'est favoriser le débat et par-là même la prise de conscience, le positionnement de chacun face aux problèmes, proches ou lointains, du monde d'aujourd'hui.

Avec maladresse quelquefois, avec toute leur sensibilité souvent, les enfants s'expriment par écrit sur les problèmes du monde : ils disent des choses simples, mais qu'ils ressentent profondément. Ces textes sont alors l'occasion d'une simple prise de conscience pour certains, d'une réflexion plus approfondie pour les autres. Bien sûr, on peut penser que la réflexion ne dépasse pas les « dits-vus-entendus » dans les familles, dans les médias. Et même, pourquoi pas, que les

enfants sacrifient au désir de l'enseignant, à une mode, en exprimant ce que l'on souhaite entendre, ce qui plait.

Peut-être...

Mais est-il préférable d'encourager seulement les écrits sur l'automne et les feuilles qui tombent, les dernières vacances, écrits « neutres » certes, mais qui n'incitent pas à la réflexion sur le monde qui attend les enfants ?

Une pseudo neutralité

Respecter la neutralité, à laquelle tout enseignant laïc est heureusement tenu, n'est pas tenir les enfants à l'écart des grands problèmes de l'humanité actuels, passés et futurs : le racisme, l'exclusion sociale, la guerre, la pollution... Ce n'est pas les laisser avec leur seule information (car ils en ont toujours une), fatalement parcellaire et unidirectionnelle.

Respecter la neutralité, c'est au contraire permettre l'accès à toutes les informations, par le débat, par l'utilisation de toutes les formes de documentation, c'est favoriser l'éclosion de tous les points de vue, même s'ils paraissent insupportables à certains, notamment à l'enseignant, à condition qu'ils soient réfléchis ou argumentés. C'est permettre aux enfants de dépasser une première prise de position hâtive faute d'informations.

Quelle meilleure éducation à la paix que celle qui consiste à apprendre les règles du débat, du respect de la liberté d'opinion et d'expression de chacun ? De tous : de la petite copine, propre et bien habillée, du camarade dont les parents sont au chômage, de celui qui s'exprime très difficilement, du « redoublant », de l'enfant d'origine étrangère, de celui qu'on « n'aime pas bien »...

L'enseignant peut-il, lui, « ne pas avoir d'avis » ? Peut-il laisser dire, si cela arrive, par exemple, qu'une « solution finale ethnique », ou qu'une guerre, « c'est bien » ?

Nous ne le pensons pas : ne pas avoir de camp, n'est-ce pas paraître choisir implicitement son camp ?

Et que penseraient les enfants d'un éducateur... qui n'aurait pas d'opinion, ou qui, pis encore, refuserait de la donner ?

La meilleure des attitudes n'est-elle pas alors pour l'enseignant de donner, si on la lui demande, son opinion, sans profiter de ses facilités d'élocution pour l'imposer. Et en montrant bien, par son attitude de respect, qu'on a parfaitement le droit de penser le contraire. Rôle difficile à jouer, mais inéluctable.

Faut-il laisser les enfants jouer à la guerre ?

Nous nous sommes tous posé la question face à un enfant qui apporte à l'école son pistolet, une mitraillette, un petit char... ou face à un groupe dont l'activité préférée pendant la récréation est de rejouer le film (comme par hasard violent) vu la veille, à une heure trop tardive, sur le petit écran.

Chaque enseignant adopte sa propre position, qui va de l'interdiction pure et simple au laisser faire. Mais chacun sait qu'elle n'est peut-être pas la meilleure, et que de toute façon le problème reste posé.

Les jeux agressifs ne sont pas toujours ceux que l'on croit au premier abord. La compétition, la compétitivité même, qu'elles soient sportives ou non, avec « que le meilleur gagne »,

Confrontés à la violence

La vie coopérative, lorsqu'elle existe vraiment, ouvre la voie à la tolérance, au respect de la différence.

Dans ma classe unique de neuf enfants, nous accueillons un enfant cérébro-moteur : les difficultés physiques et mentales de ce petit sont prises en compte par les autres enfants, ce qui n'est pas une raison pour l' « hyperprotéger ».

Il existe néanmoins des situations où la violence éclate et demande une réaction immédiate.

Il y a dans la classe un autre enfant souffrant de problèmes psychologiques reconnus, qui se manifestent par des explosions d'agressivité injustifiées, du moins pour la classe, au moment où ils surviennent. Cette violence s'exerce alors sur les petits, ou sur l'enfant handicapé.

Je ne dramatise jamais la situation, je discute avec l'enfant, l'aide à prendre une certaine distance par rapport à sa violence. Je cherche avec lui des canaux d'évacuation de la crise, qui permettraient aux copains de ne pas être des victimes innocentes.

Malgré cela, il est arrivé que cette violence représente un réel danger pour l'enfant handicapé : j'ai dû intervenir physiquement !

Je vis mal ces moments où l'antidote à la violence devient... une certaine violence.

Heureusement, au fil des années, grâce aux discussions avec l'enfant, à la vie coopérative, les « crises » s'espacent.

J'espère...

Christine Charles

oublient souvent les « non meilleurs ».

Nous savons tous qu'interdire les jouets martiaux ne sert à rien : je ne peux apporter mon revolver, qu'à cela ne tienne, je m'en fabrique un avec des légos ou avec un bâton, voire au cours du goûter en croquant habilement mon biscuit.

Mais s'il est vain d'interdire, il peut paraître dommage de ne rien faire : là encore, les solutions sont à adopter après discussions avec et entre les enfants. Prenons le temps de leur expliquer, si nous en éprouvons l'envie, pourquoi nous ne souhaitons pas ce type de jouets, ces « jeux de rôle », engageons le débat, respectons les décisions coopératives...et ne dramatisons pas, même si ce faisant, les enfants nous renvoient, à nous

adultes, une image bien pitoyable du monde que nous avons fait.

Des actions spécifiques

Si l'éducation à la paix a lieu effectivement dans la classe, seconde après seconde, jour après jour, des temps forts, sous forme d'actions spécifiques, ponctuelles ou suivies sur un temps plus long, peuvent exister et se révéler utiles.

L'enseignant peut en être à l'origine, en proposant à la classe telle ou telle action.

Quelquefois c'est sur une demande venant de l'extérieur qu'une action sera décidée.

La mort "pour du beurre"

Pourquoi donc, quand les enfants jouent à la guerre, les adultes pacifistes se sentent-ils aussi fortement interpellés ? N'y voient-ils pas une caricature de leur propre monde ? Ils se sentent concernés par l'agressivité de l'enfant, qu'ils vivent comme tournée exclusivement contre eux et non pas comme un élément de construction d'une jeune personnalité. Il nous faut reconnaître l'intérêt d'un sentiment agressif et se convaincre que la simulation de la guerre permet aux enfants de dominer leur insécurité profonde dans un monde qui n'est pas à leur dimension, de se mesurer à l'autre, de se ménager, eux-aussi, un territoire.

Jouer à la guerre, à tuer, c'est aussi appréhender la mort, la tester. Le « faire semblant » permet à l'enfant d'assimiler des sentiments, des actes qu'il ne comprend pas ou ne connaît pas. La mort aussi a le droit d'être jouée. Et quand les enfants jouent, « c'est pour du beurre ».

C'est pourquoi je reprendrai tout d'abord une réflexion sur la nécessité des jeux guerriers avant d'aborder ce que je conçois par le terme « éducation ».

Nous ne pouvons supprimer la violence dans nos relations avec nos enfants, ni entre adultes. De quel droit pouvons-nous demander à nos enfants de nier toute forme d'agressivité, surtout quand il s'agit de jeux complètement dénués d'intention de nuire ?

Il est vrai que les jouets sophistiqués de la mort me choquent. On est allé jusqu'à présenter au salon du jouet des petites guillotines et leurs accessoires... Ils nous choquent, et c'est heureux, car il y a là un détournement de l'agressivité (pulsion naturelle) par le commerce et pour le profit. De plus, ce jouet guerrier est un jouet fonctionnel, précis, qui ne laisse pas beaucoup de place à l'imaginaire. C'est pourquoi des jouets comme Action Joe, quand il était militaire plutôt qu'aventurier, n'ont pas

beaucoup séduit les enfants. Et puis soyons plus indulgents pour ces personnages de la guerre des étoiles. Ils profitent au rêve et à l'identification. Leurs armes au laser qui désintègrent en un rayon lumineux ressemblent davantage à des baguettes de fée qu'à des vingt-deux long rifle !

Les enfants ont donc besoin de jouer à s'embusquer, se guetter, se fuir, se faire la guerre. Est-ce une raison pour leur acheter des modèles réduits et réalistes d'objets de vraies guerres, puisqu'ils savent très bien transformer tout seuls les objets qui les entourent ?

Je vois quotidiennement des enfants assembler des clipos (jeux d'encastrement) pour en faire des révolvers ou pistolets laser. De quel droit me permettrais-je d'interrompre ce genre de réalisation ? Et surtout, avec quels arguments ? « Tu sais, si tu joues à la guerre... » Non, vraiment, je ne me sens pas capable de porter un jugement, de faire un procès d'intention, sur une intention qui n'existe même pas, qui est seulement une projection de l'adulte.

Alors ? Si chez vous, chacun s'efforce de respecter l'autre, si vous n'exercez pas arbitrairement votre pouvoir, on peut imaginer que mitraillettes et révolvers dureront le temps nécessaire à vos enfants pour ces jeux de « faire semblant » qui leur sont si importants. Jamais les jeux de revolver ne donneront la passion de l'ordre, la passivité, la soumission physique et mentale nécessaires... au militaire.

*Françoise Marchand,
Educatrice, mère de famille
(extraits d'un article paru dans Damoclès n° 35 de
nov/déc 1988
BP 1027 - 69201 Lyon Cedex 01)*

Mais ce sont souvent les enfants réunis en conseil, ou lors d'un débat, qui se posent la question : « Mais qu'est-ce qu'on pourrait faire » ?... et qui trouvent des modalités d'action après réflexion, souvent aidés par le maître.

Quelle qu'en soit l'origine, une action n'est réellement éducative que si elle est décidée, comprise, discutée ou acceptée par la classe ou l'école : une action en faveur de la paix, si elle est imposée,

perd sa raison d'être et le bénéfice éducatif qu'on pourrait en attendre.

Ces actions, manifestations locales ou ponctuelles, modestes ou de plus grande envergure, auxquelles les enfants ont décidé de participer, sont l'occasion de réfléchir, de prendre position, souvent d'agir utilement. Ce sont aussi tout simplement des sources d'émotion, agissant elles mêmes sur les motivations de l'individu à « être ensemble ».

Les manifestations locales

Il est souvent d'usage de demander aux enfants de l'école leur participation, par exemple, à une cérémonie au Monument aux Morts, du souvenir ou de commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918. Cette participation peut être utile pour une éducation à la paix si elle est précédée d'une information historique (sous quelque forme

que ce soit) sur la guerre, celle-ci, mais aussi toutes les autres, passées ou actuelles, leurs causes, leurs conséquences etc...

Par contre, accompagner les enfants sans rien faire, simplement parce que c'est

l'usage, serait prendre le risque du renouveau du nationalisme, voire de l'esprit de revanche.

Les enfants peuvent aussi décider de participer à d'autres manifestations locales, comme une exposition sur les Droits de l'Homme, l'action de telle ou telle association humanitaire. On ne peut que les encourager et les y aider.

D'autres actions

D'autres préféreront l'action plus directe, plus pointue, et l'enseignant est alors là pour les aider à la mise en oeuvre de leur projet.

Certaines écoles choisiront ainsi la pétition : les enfants de l'école L. Buton d'Aizenay, émus,

réagissent à un appel lancé dans le journal Ouest-France en janvier 1993 par Edvina, douze ans, petite Yougoslave, et « lancent » un fax aux autres écoles du réseau : « *donnez-nous des idées !* »

Certains imagineront d'écrire une lettre aux plus hautes autorités. C'est ainsi que les enfants de l'école Gaveau de Béziers (classe de perfectionnement) adressent par écrit une supplique au Président de la République, lui demandant d'arrêter la guerre en Yougoslavie : « S'il vous plaît, faites quelque-chose ! »

La réponse de la Présidence leur parviendra une quinzaine de jours plus tard.

Le texte libre ci-dessous est d'une élève de CE2, de l'école R.-Defarge à Angoulême (16000). Seules les erreurs orthographiques ont été corrigées.

Naï f ? Maladroit ? Sans doute... Mais si l'expression profonde de cette enfant pouvait marquer les dirigeants de ce monde... S'ils avaient en eux la même fraîcheur, la même simplicité, qui signifie tout simplement qu'il n'y a que de mauvaises guerres...

Sur le chemin de la paix

Après des années de guerre, Israël et la Palestine ont envie de goûter à la paix. C'est chouette, car deux pays peuvent vivre normalement maintenant, au lieu de vivre la violence. Plus de partage entre les deux pays, c'est l'union.

J'espère que tous les pays en guerre prendront exemple sur Israël et la Palestine.

Peut-être que, dans un an, ces deux pays se diront : « Qu'est-ce que c'est bête qu'on se soit fait la guerre, alors qu'on pouvait s'entendre ! Pourquoi a-t-il fallu attendre toutes ces années pour qu'on réfléchisse pour vouloir faire la paix, alors que cela a fait souffrir des enfants... ! »

Des fois, j'ai lu des articles et vu des souffrances à la télé, et je ne veux pas trop parler de la guerre, car c'est trop triste. En tout cas, la paix, c'est beau, c'est le paradis. Pour ces deux pays, 1993 est l'année d'un grand événement.

Mon coeur est dans le soleil quand c'est partout la paix, mais dans le noir quand il y a la guerre.

Gaëlle Chiron

« LA GUERRE, C'EST NUL, C'EST LA FOLIE DES GENS »

AIDEZ MOI, AIDEZ NOUS.

NOUS VOULONS LA PAIX TOUT DE SUITE.

Cela fait 176 jours que je n'ai pas embrassé mes parents qui sont restés à Sarajevo.

Je pense à tous mes amis là-bas...

Est-ce que vous trouvez normal de vivre toujours dans la peur ? La peur d'être surpris par les tirs, la peur de voir mourir son père, sa mère, son meilleur ami... La peur des avions qui rasent les maisons à faire sauter les vitres, la peur du froid, de la faim, des épidémies...

Il y a six mois, on était si heureux dans notre belle ville.

JE LANCE MON APPEL A TOUS LES ENFANTS D'EUROPE ET DU MONDE.

Je lance mon appel à tous ceux qui ont un coeur d'enfant. Je veux que mon appel soit si fort que ma petite voisine de Sarajevo puisse l'entendre et reprendre espoir.

Edvina

Nous avons déjà signé et fait signer des pétitions pour Edvina en juin, mais cela n'a pas servi à grand chose.

Nous venons de lui écrire à nouveau.

Mais qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

Aidez- nous à trouver des idées.

C'est urgent...

**La classe de CM2
Groupe scolaire L.-Buton
85190 Aizenay**

Pour une pédagogie sans frontière : échanges entre Vedène (84) et Iasi (Roumanie)

Avec la correspondance scolaire, écrite, télématique, vidéo, fax... nationale, internationale, individuelle et collective, les enfants et les adolescents ouvrent leur champ relationnel, ils se trouvent confrontés à d'autres organisations de sociétés, à d'autres cultures exprimées dans les échanges. Les réalités de la vie d'une région, d'une ville, d'un pays n'étant pas les leurs, ils apprennent à mieux saisir les différences, à les analyser sans les repousser à priori, en s'efforçant de les comprendre.

Depuis la réception de la lettre d'Emilie Letza, de Cluj, envoyée par fax par l'école de Moussac, de nombreuses lettres, des dessins, des cadeaux ont été échangés... Des rencontres, entre enfants, entre adultes, un stage sur la réalisation d'un journal scolaire et la prise de parole a été organisé en mai 91 à l'école 38 et au lycée pédagogique de Iasi. Des expositions, des films ont circulé.

Julia Raclaru, professeur, invitée au congrès de l'ICEM de Pau a animé une conférence à Vedène sur l'actualité du poète Eminescu à qui les élèves de Christine Palinaru avaient écrit pour lui présenter la Roumanie actuelle. C'est un travail qui illustre notre recherche de l'année : Reporters dans la ville.

Le cercle de créativité - École 42, Iasi



Monsieur le Président de la République,

Bonjour,

Nous vous demandons d'envoyer une lettre au Président de la Yougoslavie pour arrêter la guerre.

S'il vous plaît, faites quelque-chose, car des enfants, des femmes, des hommes vont encore mourir.

Pouvez-vous faire arrêter la souffrance des gens, s'il vous plaît ?

La guerre tue.

S'il vous plaît, faites revenir la PAIX.

Classe de perfectionnement

Ecole Gaveau

34000 Béziers

Et nous espérons que Christine pourra venir inaugurer l'exposition « l'enfant créateur » en mai à Avignon avec une de ses élèves du cercle de créativité, et **Roxana Garabet qui a toujours écrit ses rêves et ses projets de lycéenne :**

« Je suis l'un des millions d'enfants de Roumanie qui ont vécu dans les plus inhumaines privations : froid, ténèbres, faim, maladies... Mais qui regarde maintenant avec confiance le lever du soleil, le frottement du vent et le chant des oiseaux...(Roxana, 19 ans. 1990 à Iasi)".

Réponse de Mariane et Vanessa, en 5ème à Vedène :

« Nous sommes heureux de constater que, malgré tous ces malheurs et toutes ces difficultés pour survivre, nos amis conservent l'espoir et qu'ils rêvent, quand même, à un monde plus convenable ».

Christine, professeur, fait le point de la situation en mai 1993 :

« Le climat général est fait de méfiance, d'incertitude et de peur... Les partis politiques ont perdu leur crédibilité... Ils se mangent entre eux pour le pouvoir...

Les luttes, la violence, les malentendus, l'égoïsme et finalement l'indifférence. Et ça, c'est l'une des plus graves maladies qui vient plus vite que je ne le désire... et que je vois partout. Il y a aussi des refuges : la religion, la boisson pour la plupart. Pour les autres, un peu plus « élevés », la parapsychologie, le yoga, la littérature, l'art, le sport...

Tout s'est canalisé vers une culture protestataire, pas de participation. Et partout, c'est une démocratie émotionnelle et pas une démocratie réelle... Et quand tu es obligée d'utiliser la plupart de tes forces pour un cabas stérile, pour partager et repartager toujours le budget de ta famille, c'est pas du tout agréable à raconter. D'ailleurs je pense que nos petits reporters vous ont déjà donné une image de tout ce qui se passe ici ».

Écoutons Paula :

« Si j'étais magicien, je détruirais la fraude, le vol, tout ce qui est mal et laid, y compris la politique... Je voudrais que le tourisme se développe... J'embellirais les villes avec des roses, avec des allées de fleurs et des parcs ».



En cours de français - École 38, Iasi, Roumanie.

Et c'est Mariana qui écrit une lettre ouverte à Eminescu :

« Aujourd'hui, notre ville, Iasi, est très différente de la ville qu'elle était quand tu y vivais. On trouve partout des boutiques avec toutes sortes de marchandises qui nous enchantaient au début, mais qui, à présent, sont très loin de nous à cause de leur prix. Les habitants de Iasi sont tristes, pâles, et pensent beaucoup à ce qu'ils devraient offrir à leurs enfants... Mais cessons les critiques : tu dois savoir que Iasi a aussi des beautés, des théâtres, des musées... Chaque homme épargne l'argent et vient y écouter tes poésies récitées par les enfants qui t'aiment beaucoup. »

Roxana, devenue lycéenne écrit en février 93 :

« J'ai reçu le paquet qui m'a adouci l'âme et réjoui les yeux... A la place des anges en chocolat... je voudrais que ma soeur et moi, nous nous transformions en colombes voyageurs qui viendraient à votre porte vous apporter un message de santé, de bonheur, de joie et de paix.

Je voudrais apprendre plus et mieux, mais la situation de tension du pays, ma mère chômeuse, mon père chômeur technique me font souvent ne plus avoir l'enthousiasme et la gaieté qui me caractérisent.

Nous sentons l'atmosphère de souci et l'incertitude du lendemain ».

Dans le journal réalisé au lycée pédagogique pendant notre stage à Iasi, Corinne, 17 ans, écrivait :

Fragments

.... Si à ce moment quelqu'un me demandait ce qui se passe dans mon âme, je répondrais que je ne sais pas. Peut-être que parfois je désire être un oiseau pour élever mes rêves vers le ciel. D'autres fois, je voudrais être une fleur pour porter les odeurs. Et tout de même, je suis une adolescente qui rêve, bien qu'elle aime la vie, la réalité... »

Loredana s'interroge :

A la naissance de nos paroles

« Nous venions dans un lieu qui s'appelle solitude. Nous venions dans un grand silence et nous avions les mots qui n'avaient jamais été prononcés.

Je suis partie un jour sans nom, blanc, à la recherche de moi-même dans le monde. Nous cherchions partout des caresses et nous voulions être compréhensifs. Notre âme attend l'équilibre, la chaleur, la beauté mais particulièrement l'amour. Au bout du chemin, il y a le pays de la jeunesse.

Est-ce que nous arriverons jusque là ? »

Alina ajoute :

Le courage

Le courage, c'est le courage de vivre parce qu'il faut affronter toutes les vagues de la vie.

C'est le courage de parler parce qu'il faut prendre la responsabilité de ce que nous disons.

...Si nous nous laissons accabler des problèmes de la vie, nous ne

serons plus capables de continuer cette vie et nous deviendrons les esclaves de notre propre faiblesse ».

Anna Maria est venue 3 semaines dans une famille française.

Elle est venue au collège avec sa correspondante. A son retour à Iasi, elle a produit cet écrit :

« Je me souviens des moments pénibles de ma première interview, lorsque j'avais le sentiment que le ciel lourd pesait sur ma tête et que je voulais m'enfuir... Au fur et à mesure que le temps passait et que les gens me montraient de la sympathie, j'ai commencé à prendre du courage : c'est ce que vous avez pu voir au cours de la deuxième interview.

Vous avez su m'insufler beaucoup de courage et de confiance et c'est pour cela que je garde un beau souvenir de toute l'expérience concernant l'école où professeurs et enfants ont apporté quelque chose de très particulier à mon séjour... »

Profiter de leur culture, de leur soif d'apprendre, de leur enthousiasme, de leur désir de création, de leur curiosité, de leur motivation.

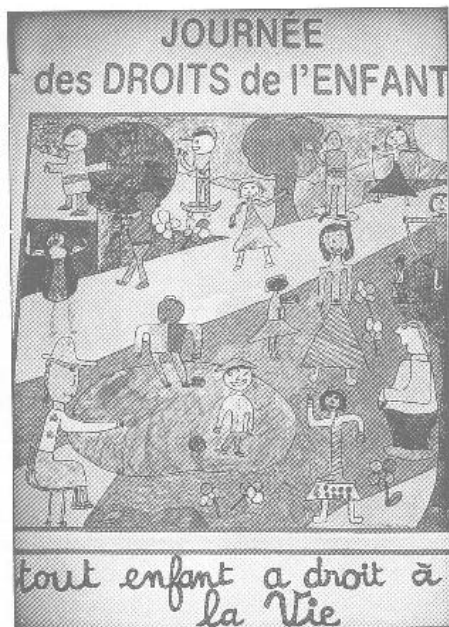
Profiter de nos méthodes, de nos acquis, de nos démarches, de notre expérience, de notre histoire...

Une délégation de poètes, de musiciens, d'artistes arméniens conduits par le ministre de la culture de cette jeune république d'Arménie a passé cette journée du 22 novembre au collège et dans le village : nous avons fait « plein » de projets.

Construire ensemble quelque chose de vrai pour faire de nos enfants des citoyens du monde.

Mais comme le dit Jacques Decornoy : « *Sortir du sentier de la guerre pour tracer celui de la paix suppose des efforts intellectuels et spirituels auxquels l'humanité n'est guère accoutumée* ».

G. et A Bellot



Un des panneaux réalisés par le CE1-CE2, école Le Braden 29000 Quimper

Conclusion

On n'en finirait pas de témoigner des variables qui déterminent une plus ou moins pertinente éducation à la paix, à l'école. Il serait, bien sûr, illusoire de penser que le système éducatif, même s'il est notre champ privilégié d'intervention quotidienne, est le seul à avoir prise sur ce nécessaire et patient apprentissage de l'altérité de l'autre, de la tolérance, des approches plurielles d'un problème, de la coopération.

Mais il serait lâche de renoncer à cette éducation quotidienne à la paix, sous prétexte que c'est une goutte d'eau dans un océan d'indifférence.

Inscrite, comme on l'a rappelé, dans la Charte de l'École Moderne, elle circule implicitement dans *L'Éducation du Travail* publiée par C. Freinet.

Cependant, nous savons par expérience que dans un établissement, le travail coopératif est fragile : les conflits de personnes ou de doctrines, les crises d'identité usent l'énergie des gens de bonne volonté. On a tendance à se replier sur sa sphère personnelle plutôt **que de s'engager dans le dialogue, de prendre le temps et courir le risque de confronter ses certitudes à des évidences contraires.**

Ce n'est pas pour autant renoncer à sa personnalité, à ses propres valeurs mais se dire que les échanges, qui n'ont pas pour visée de mettre tout le monde d'accord, sont stimulants pour chacun, obligent à se décentrer, aident à affermir son identité tant

dans la différence que dans les convergences.

Enseignants, élèves dans l'univers scolaire sont aussi et toujours, en même temps, des adultes, des enfants, des adolescents, avec leur histoire propre.

Toute visée d'éducation à la paix commence inéluctablement dans la proximité environnementale, par la recherche d'un équilibre interactif optimal entre ces positionnements.

Dossier coordonné par Mado Deshours, réalisé par Christian Bizieau et Janou Lèmery, avec la participation de A. et G. Bellot, J. Blanchard, J. Brunet, Ch. Charles, A. Boutinot, F. Marchand, D. Le Bars, P. Le Bohec, P. Robo, Y. Saquet, P. Yvin, R.M Whitaker... et de nombreux autres enseignants de l'I.C.E.M qui ont fourni leurs témoignages.

Des lycéens tunisiens en visite en France

Préjugés...

« Le 26 mars 1993, au lycée Elie-Faure de Bordeaux, nous avons assisté, en petits groupes accompagnés de Mme Ouni, au cours de M Brunet, professeur de français avec des élèves de seconde. Nous avons discuté avec beaucoup de franchise avec eux.

Les élèves français nous ont posé beaucoup de questions sur le mode de vie des Tunisiens.

On a remarqué que ces jeunes avaient beaucoup de préjugés sur le peuple tunisien. De notre côté, certaines élèves ont dit ce qu'elles pensaient des français en général, qu'ils étaient « racistes », mais nos amis nous ont expliqué que seuls 12% des français étaient racistes.

A la fin de la séance, ils ont pris nos adresses pour établir une correspondance avec nous et mieux connaître notre pays et nos traditions.

Nous avons parlé de l'écriture arabe et de ses différentes formes.

Lamia a écrit au tableau un verset du Coran et un vers de Abou El Kacem Chabbi. Les élèves français ont beaucoup aimé cette écriture et chacun voulait écrire son nom en arabe. Un élève français a proposé au professeur de ne pas effacer l'écriture au tableau. »

Fatma